ASPECTS DU MYTHE DU POUVOIR DANS LE ROMAN «PRINCEPELE» *D'EUGEN BARBU*[1]

Abstract*: The study of political myths in the Communist period helps us to understand the evolution of society, find a deeper sense of social life, and express our dissatisfaction with omnipotent bureaucracy. If there should be a replay of the mythological historical novel, one could notice that the time of historical novels is that of factual history, but also the time of customs foreign to contemporary uses and the time of the trans-historical myths. The myth and the historical fiction have a relationship of kinship. The myth transforms the reality, according to its own logic, and wants to find an essential truth in every human act. Under the force of myths, the historical novel is transformed; it becomes an allegory or parable with philosophical connotations. The History then becomes a practical and effective mean of addressing contemporary questions, especially in novels such as* "Groapa"*,* "Princepele"*,* "Săptămâna nebunilor" *(Eugen Barbu),* "Calpuzanii" *(Silviu Angelescu),* "Prinţul Ghica" *(Dana Dumitriu).*

Keywords*: myth, prose, Communism.*

Si l'on procède à une relecture mythologique du roman historique européen, on peut remarquer que le temps des romans historiques est celui de l'histoire événementielle, mais aussi celui des mœurs étrangères aux usages contemporains et celui du temps transhistorique des mythes. Le mythe et la fiction historique entretiennent une relation de parenté. Le mythe transfigure la réalité, conformément à sa propre logique, et veut trouver une vérité essentielle dans tout acte humain existentiel.

Sous la force du mythe du pouvoir, le roman historique se métamorphose, il devient allégorie ou parabole ayant des connotations philosophiques. L'histoire se révèle parfois un moyen pratique et efficace d'aborder les interrogations contemporaines.

Mais pour comprendre la spécificité de la littérature née pendant le régime communiste nous avons besoin des coordonnées extra esthétiques, du support de certains concepts historiques et politiques. On ne peut pas oublier que le régime communiste a toujours considéré la littérature et les écrivains comme ses instruments.

Après 1964, les écrivains luttent pour imposer l'individu et l'exception; on voit apparaître la prose où domine la vision subjective et la prose du pittoresque, de l'insolite, du périphérique. La désidéologisation de la prose s'accompagne de l'apparition de la prose aux insertions fantastiques, de la multiplication des formules littéraires et de l'influence des modèles narratifs occidentaux. Petit à petit, l'idéologie perd du terrain à la faveur de la littérarité, les écrivains abandonnent le réalisme socialiste et trouvent leur voie vers la prose à valeur littéraire authentique.

La recherche de la vérité donnera naissance à une prose politique et la recherche de la littérarité ouvrira la voie de la prose intéressée aux effets esthétiques.

En ce qui concerne le mythe du pouvoir dans la prose historique européenne en général et la prose historique roumaine en particulier, on peut utiliser, avec un grand profit, l'étude de Brigitte Krulic, qui a analysé les images et les mythes du pouvoir dans le roman historique français (Krulic, 2007). Elle accorde une attention particulière au personnage Henri IV d'Heinrich Mann (le frère aîné de Thomas Mann). Il s'agit de l'œuvre *Le Roman d'Henri IV. La jeunesse du roi* (paru pour la première fois en 1935). Dans ce roman, Henri de Navarre incarne la joie de vivre et d'agir, remplit la fonction

[1] Andreea-Olivia Matei, Université de Piteşti, andreeamatei7@gmail.com.

BDD-A5910 © 2011 Universitatea din Piteşti
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:58:15 UTC)

guerrière et la fonction nourricière et représente le prince qui a partagé la vie de son peuple et en comprend les aspirations et les besoins. Cet Henri IV d'Heinrich Mann représente la figure symétriquement inversé de la cynique Catherine de Médicis, mais surtout du dictateur haïssable et des « mauvais rêves » nés d'un abîme où s'engloutissent les valeurs de la civilisation. L'allusion à Hitler est évidente, mais en fait on peut parler du dictateur intemporel, de la figure mythique du Dictateur (Mann, 1972).

Le roman est animé d'idéaux humanitaristes, mais aussi d'une intention moralisatrice, qui représente en même temps une solution contre les maux infligés aux hommes par n'importe quel dictateur, de n'importe quelle époque ou espace.

On retrouve, dans la littérature roumaine, un roman très intéressant, à sujet historique, qui a plusieurs points communs avec le roman d'Heinrich Mann, analysé par Krulic : il s'agit du roman *Princepele* (*Le Prince*) d'Eugen Barbu, (paru pour la première fois en 1969, dans la deuxième phase du régime communiste, celle du « dégel »).

Les opinions critiques vis-à-vis de cette œuvre sont partagées et le roman a été encadré dans la galerie des romans historiques ou des paraboles ou des romans politiques, totalisateurs ou baroques. On peut d'ailleurs le considérer un intertexte postmoderne, une fraude littéraire, un plagiat ou même un collage, si on pense aux *Caietele Princepelui* (*Les Cahiers du Prince*) (Milea, 1998 : 179).

Eugen Simion identifie, dans son étude consacrée à Eugen Barbu dans le II^{ème} volume de *Scriitori români de azi*, le modèle stylistique du roman *Princepele* (qui serait *Craii de Curtea Veche*, de Mateiu Caragiale), les sources d'inspiration en ce qui concerne le monde et l'atmosphère phanariote (les ouvrages de Nicolae Filimon et Ion Ghica) et affirme que toutes les spéculations qu'on pourrait faire sur l'identité du Prince ou sur la chronologie n'ont pas d'objet puisque l'intention de l'écrivain n'est pas de décrire une époque historique strictement délimitée, mais de surprendre l'essence d'un phénomène, l'essence du phanariotisme (Simion, 2002 : 292).

Simion précise qu'il s'agit de trois éléments/ personnages importants dans la parabole imaginée par Eugen Barbu : le Prince, messer Ottaviano et Ioan Valahul. Nous allons discuter leur statut et leur rapport avec le mythe du pouvoir.

Le Prince est un phanariote cultivé, mais aussi cruel et qui souffre à cause d'une mélancolie sans remède (*melanholia*). Voilà une citation qui illustre le paysage malade et mélancolique de l'époque et du pays que le Prince règne :

> Princepele privea sera pustie, în care mai pluteau într-un zbor moale papagalii, mari cât ereții, cu pene roşii ca fazanii, cum i-ar fi descris Giovanni dei Bardi Strozzi din Cadiz când îi văzuse pentru prima oară la sosirea lui Columb din America. şi păsările păreau bolnave, aerul era de tot neclătinat, o putoare dulce de cadavru stăruia peste oraş în acel amurg înverşunat de vară. Treceau furgoane încărcate cu morți, scârțâind din roțile neunse, crăpate de căldură. Strângătorii de hoituri cu fulare roşii la gât moțăiau pe capră, lovind alene caii. În colțuri de uliță ardeau zdrențele celor duşi şi fumul umplea cerul (Barbu : 9).

Dans une discussion avec son protégé, Ottaviano, le Prince affirme que la mélancolie le dévore : « Mă sfâşie câinii melanholiei. Tu auzi cum urlă tăcerea acestei ierni? Suntem la capătul pământului. Parcă în Sciția sau în ultima Thule, simți? » (*Ibidem* : 24).

Le Prince affirme être fatigué par la quête du pouvoir, il en a senti le goût et il est désabusé : « Sunt obosit, messer Ottaviano, puterea de care-mi tot trăncăni m-a ostenit, nu am ce face cu ea. Sunt melanholic. Am dorit-o mult şi am avut-o. Am abuzat. » (*Ibidem* : 19-20). Il dit avoir gouverné le peuple de manière que celui-ci ait

BDD-A5910 © 2011 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:58:15 UTC)

oublié ses ancêtres, qu'il soit définitivement corrompu, qu'il ne parle plus sa langue en faveur de la langue maternelle du Prince phanariote (le grec), qu'il n'ait plus de courage ou de dignité :

> Poate nu ştii ce sunt capitulaţiile faţă de Sultan, poate nu ştii că am dezrădăcinat tot ce semăna în ţara asta cu dragostea faţă de pământul ei. Nenorociţii ăştia nu mai ştiu ce sunt aceia strămoşi, i-am corupt, i-am învăţat să fure, nu au o armată a lor, am tocmit mercenari tocmai ca să-i învăţ să mă ştie de frică. Ce vrei să mai fac decât ticăloşia asta de a-i sili să-şi uite limba? Îmi vorbeşti de o muncă în spirit. Află că i-am surupat şi în spirit. (Barbu, *op. cit.* : 20).

Il règne grâce aux injustices dont il est l'initiateur et grâce à la terreur: « Să ştii că cel mai uşor lucru pe lumea asta este să fii nedrept. […] Frica le este nevasta de fiecare noapte. Când se scoală dimineaţa, se miră că nu i-au târât cine ştie unde şi-mi mulţumesc că le-am mai dat un soare cu graţie. » (*Ibidem*).

Ottaviano est un chiromancien, un cabaliste et un alchimiste, qui a visité plusieurs cours européennes. Sa philosophie du pouvoir est celle du *Prince* de Machiavel, basée sur l'habileté, sur la science d'être en même temps le renard et le loup. La première rencontre entre le Prince et Ottaviano (ou *Messerul*) est décisive pour les destinées de tous les deux :

> Răsfoia cărţile dogmatice dăruite de banul Preda, sosit într-o scurtă călătorie de la ţară, pe care iute-l lepădase pentru că nu suferea om în jur şi ivirea acelui tânăr cu ochi albaştri, îmbrăcat într-o rasă florentină, ce aducea izbitor cu portretul lui Guidobaldo de Montefeltro, Duce de Urbino, văzut în Palatul Pitti, îl zguduise din prima clipă. „Iată un om fatal!" îşi spuse şi vru să-şi ia ochii de la privirile lui magnetice. Tânărul scuturase din pletele lungi şi galbene şi se înclinase cu o graţie feminină, ducând mâna la piept: – Magnifice, supusul vostru! (*Ibidem* : 12).

Ottaviano a tous les traîts d'un homme exceptionnel. Il paraît fou aux yeux du Prince : « Părea nebun cu privirile lui albastre, profunde, nevinovate şi ticăloase în acelaşi timp, cu gura aceea, fragedă, pofticioasă, plină de minciuni şi de invenţii » (*Ibidem* : 14). Pour les boyards, il est un diable ou un être étrange :

> Sosirea în palatul Principelui a ciudatului tânăr făcu să crească numărul şoaptelor. Boerii îşi spuneau în urechi cuvinte cu multe înţelesuri şi zvonuri ciudate umblau slobode prin odăile muiereşti. Se zicea că messerul Ottaviano e un *gran diavolo*, fugit de pe la curţile occidentale şi căutându-şi sălaş aici, în locurile mai păguboase ale Ţării Româneşti, umblând cu tertipuri şi vrăji, sucind minţile cui putea şi cui nu. (*Ibidem* : 16).

Ottaviano est un idéal de beauté masculine pour Evanghelina, la mère du Prince, qui n'a pas encore découvert son homosexualité : « Soarele îi juca în părul galben ca gutuia şi arunca străluciri pe zidurile albe, ca şi când ar fi luat din podoaba lui ceva şi-ar fi spoit iar încăperile. Era frumos ca un zeu » (*Ibidem* : 17).

Son arsenal d' « instruments » (et de préoccupations) est vaste, bizarre et impressionnant :

> Unii îi văzuseră bagajele descărcate cu grije noaptea în curţile de taină: sfere armilare, planisfere, emisfere de Magdeburg, orgi de lemn, harfe, flaute, viole şi lăute florentine, un gravicembali, abia dus spre locurile ce-i fuseseră destinate. Se vorbea despre balanţe şi saci cu plante misterioase ce umpluseră încăperile cu esenţe secrete, despre telescoape prin care ucenicul lui Belzebut privea planetele din loggia Principelui ceasuri întregi. Messerul avea, după aceste ştiri de taină, balanţe hidrostatice, sfere de chihlimbar, busole şi magneţi, troliuri şi şurubul lui Arhimede, vase comunicante, butelii de Leyda, pendule şi pârghii, macarale miniaturale, candelabre magice şi stele de piatră cu greu ascunse pe

BDD-A5910 © 2011 Universitatea din Piteşti
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:58:15 UTC)

> sub paturi, ceară specială de lumânări, alifii şi borcane, retorte cu spirt în care unii se juraseră că vrăjitorul ținea copii vii, născuți prematur, foetuşi plutind în jurul propriului lor ombilic, păsări cu graiuri ciudate ce vorbeau omeneşte, formule cifrate scrise în limba arabă pe carta pecora, toate tipărite cu literă măruntă, cancelaresca. (Barbu, *op. cit.* : 16).

En même temps, Ottaviano est rongé par le démon de l'ambition ; sa beauté n'est qu'une coquille sans contenu, son âme est troublée par ses désirs ardents et mis au service de son obsession, le Pouvoir :

> Evanghelina simțise un fior care-i scutură palmele. Ce avea omul acesta de te înfricoşa? Era tânăr, ar fi trebuit să umble pe cai, să vâneze, să arate trupul său femeilor, ar fi trebuit să se ucidă cu vin şi cu bucate şi el era devorat de o ambiție care-l despodobea, îl făcea urât cum era în acea clipă. (*Ibidem* : 17).

L'idée maîtresse du *Messer* est que le pouvoir doit être utilisé envers ceux qu'on conduit, même si cela les détruit : « puterea. Ea trebue folosită chiar împotriva celor pe care-i nenorocim » (*Ibidem*).

Ottaviano lui-même affirme qu'il est le sclave de l'idée du pouvoir : « Nu sunt Diavolul. Sunt un curtean. Trăiesc ca să te servesc. şi nu atât pe tine, cât ideea de putere. Eu sunt sclavul acestei idei. » (*Ibidem* : 19).

Ioan Valahul est le troisième élément de la parabole et le moins réussi du point de vue de la construction. Il est, lui aussi, un astrologue, mais il illustre la vision populaire sur les mystères de la vie et du monde, ainsi qu'un autre point de vue sur l'histoire, celui de la résistance, de la préservation (des valeurs) (Simion, *op. cit.* : 293). Ioan Valahul est le représentant du peuple et de la tradition autochtone :

> Către sfârşitul anului, Princepele îl chemase la el pe Ioan de Valahia, să-i citească Foletul. Astrologul, trecut acum de 60 de ani, îşi privea Domnitorul cu o umilință veche, lăsând să-i scape pe lângă lungu-i trup mâinile sale bătătorite cu care primăvara ținea coarnele plugului. » (Barbu, *op. cit.*: 21).

Malheureusement, dit le critique cité, le roman ne résiste pas par son aspect parabolique, mais par son atmosphère, par la peinture d'un monde coloré, fanatique, crépusculaire.

Alexandru George voit dans *Princepele* un hybride d'une époque pseudohistorique, un livre qui sert aux buts revendicatifs de l'auteur, avec un personnage et une atmosphère ratés. Il dit que l'auteur du roman ne connaît qu'une méthode, celle du cumul, d'un cumul de vulgarité, d'immoralité, qui mélange le vice à l'élégance, le crime à la subtilité et la dépravation au cynisme (George, 1994 : 11). Tous ces traits du roman sont pour Doinița Milea des arguments qui soutiennent l'idée que l'œuvre en discussion, très mobile et très décorée, serait une œuvre baroque (Milea, *op. cit.*: 179).

Donc, *Princepele* pourrait être un roman historique, placé dans l'époque phanariote, vers la fin du XVIII^{e} siècle, une époque tourmentée par des épidémies de peste, des complots, des actes de cruauté et des orgies des boyards. L'œuvre finit d'une manière exemplaire, par la décapitation du Prince et l'arrivée d'un nouveau *domnitor* - l'histoire se replie donc sur elle-même, le cercle est complet, puis il s'ouvre à nouveau.

À un autre niveau de la lecture, on peut voir dans *Princepele* un poème du monde crépusculaire, un espace tragique. L'atmosphère baroque est chargée d'inquiétude, d'anxiété et de panique ; on assiste à une invasion des papillons, on voit des eaux marécageuses, des horloges obsessives, le monde est un théâtre, un carnaval et un labyrinthe.

BDD-A5910 © 2011 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:58:15 UTC)

Et bien sûr, on doit réfléchir aux aspects initiatiques et hermétiques de l'œuvre (on peut citer dans ce sens les préoccupations d'Ottaviano et même d'Ioan Valahul, l'éros comme facteur cosmique, l'obsession de l'aquatique et du feu, les symboles des maçons, etc.).

Enfin, dans ce qu'il a de plus profond, *Princepele* est une parabole du pouvoir dans un roman politique. Ottaviano est l'esclave de l'idée du pouvoir, il confie au Prince qu'il n'existe que pour le servir et pour servir l'idée de pouvoir, mais l'autre, le monarque, est trop fatigué et dégoûté pour répondre aux aspirations d'Ottaviano, qui recourt alors à toutes les ruses qu'il connaît pour stimuler son maître dans la quête du pouvoir. Le roman politique devient encore un pamphlet, une fable sur les mœurs contemporaines (à l'auteur).

Qu'est-ce qu'on peut découvrir derrière ces niveaux de lecture et surtout derrière les figures du Prince, de messer Ottaviano, d'Ioan Valahul ? Caché derrière le Prince, beaucoup de critiques ont vu le visage d'Eugen Barbu, qui serait donc capable d'un rêve plus grand, plus profond qu'il ne laissait pas voir : fatigué, dégoûté par les mœurs des contemporains, par l'atmosphère de l'époque, son âme serait en quête d'une chose invisible, de l'ineffable, de l'Absolu.

Mais je considère que le mythe du pouvoir, qui constitue l'ossature du roman, peut être mis en relation surtout avec la figure du grand *Conducător*, de Nicolae Ceausescu, et du Dictateur de tous les espaces et de toutes les époques. Voilà le fil qui unit l'œuvre d'Heinrich Mann et celle d'Eugen Barbu : l'infâme figure du Dictateur, qu'il soit le résultat d'un régime naziste ou d'un régime communiste, ce qui démontre d'ailleurs l'identité de nature de ces régimes nés de conjonctures différentes et partant d'idéologies passablement antagonistes. Si leurs idéologies se distinguent sur plusieurs points, ils ont en commun une haine de la démocratie et un mépris total de la dignité humaine. Ces deux régimes ne sont que deux facettes différentes d'un seul phénomène : le totalitarisme.

Bibliographie

Barbu, Eugen, *Princepele,* Bucureşti, Editura Minerva, 1977.
George, Alexandru, *Alte note la cazul Eugen Barbu*, dans *România literară,* 27, no. 11, 1994, p. 11.
Krulic, Brigitte, *Fascination du roman historique: intrigues, héros et femmes fatales*, Paris, Autrement, 2007.
Mann, Heinrich, *Le Roman d'Henri IV. La jeunesse du roi,* Paris, Gallimard, 1972.
Milea, Doinița, *Romanul istoric românesc* (thèse de doctorat), coordinateur scientifique Acad. Eugen Simion, Bucureți, Universitatea Bucureți, 1998.
Simion, Eugen, *Scriitori români de azi*, Bucureşti-Chişinău, Litera Internațional, II, 2002.

BDD-A5910 © 2011 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:58:15 UTC)